

Extrait 1 : Article de *L'Encyclopédie* écrit par Louis de Jaucourt

VANITÉ

S. f. (Morale) le terme de vanité est consacré par l'usage, à représenter également la disposition d'un homme qui s'attribue des qualités qu'il a, et celle d'un homme qui tâche de se faire honneur par de faux avantages : mais ici nous le restreignons à cette dernière signification, qui est celle qui a le plus de rapport avec l'origine de l'expression.

Il semble que l'homme soit devenu vain, depuis qu'il a perdu les sources de sa véritable gloire, en perdant cet état de sainteté et de bonheur où Dieu l'avait placé. Car ne pouvant renoncer au désir de se faire estimer, et ne trouvant rien d'estimable en lui depuis le péché ; ou plutôt n'osant plus jeter une vue fixe et des regards assurés sur lui-même, depuis qu'il se trouve coupable de tant de crimes, et l'objet de la vengeance de Dieu ; il faut bien qu'il se répande au-dehors, et qu'il cherche à se faire honneur en se revêtant des choses extérieures : et en cela les hommes conviennent d'autant plus volontiers qu'ils se trouvent naturellement aussi nus et aussi pauvres les uns que les autres.

C'est ce qui nous paraîtra, si nous considérons que les sources de la gloire parmi les hommes se réduisent, ou à des choses indifférentes à cet égard, ou si vous voulez, qui ne sont susceptibles ni de blâme, ni de louange ; ou à des choses ridicules, et qui bien loin de nous faire véritablement honneur, sont très-propres à marquer notre abaissement ; ou à des choses criminelles, et qui par conséquent ne peuvent être que honteuses en elles-mêmes ; ou enfin à des choses qui tirent toute leur perfection et leur gloire du rapport qu'elles ont avec nos faiblesses et nos défauts.

Je mets au premier rang les richesses, quoiqu'elles n'aient rien de méprisable, elles n'ont aussi rien de glorieux en elles-mêmes. Notre cupidité avide et intéressée ne s'informe jamais de la source, ni de l'usage des richesses qu'elle voit entre les mains des autres, il lui suffit qu'ils sont riches pour avoir ses premiers hommages. Mais, s'il plaisait à notre cœur de passer de l'idée distincte à l'idée confuse, il serait surpris assez souvent de l'extravagance de ces sentiments ; car comme il n'est point essentiel à un homme d'être riche, il trouverait souvent qu'il estime un homme, parce que son père a été un scélérat, ou parce qu'il a été lui-même un fripon ; et que lorsqu'il rend ses hommages extérieurs à la richesse, il salue le larcin, ou encense l'infidélité et l'injustice.

Il est vrai, que ce n'est point-là son intention, il suit sa cupidité plutôt que sa raison : mais un homme à qui vous faites la cour est-il obligé de corriger par toutes ces distinctions la bassesse de votre procédé ? Non, il reçoit vos respects extérieurs comme un tribut que vous rendez à son excellence. Comme votre avidité vous a trompé, son orgueil aussi ne manque point de lui faire illusion ; si ses richesses n'augmentent point son mérite, elles augmentent l'opinion qu'il en a, en augmentant votre complaisance. Il prend tout au pied de la lettre, et ne manque point de s'agrandir intérieurement de ce que vous lui donnez, pendant que vous ne vous enrichissez guère de ce qu'il vous donne.

J'ai dit en second lieu, que l'homme se fait fort souvent valoir, par des endroits qui le rendent ridicule. En effet, qu'y a-t-il, par exemple, de plus ridicule que la vanité qui a pour objet le luxe des habits ? Et n'est-ce pas quelque chose de plus ridicule que tout ce qui fait rire les hommes, que la dorure et la broderie entrent dans la raison formelle de l'estime, qu'un homme bien vêtu soit moins contre, dit qu'un autre ; qu'une âme immortelle donne son estime et la considération à des chevaux, à des équipages, etc. Je sais que ce ridicule ne paraît point, parce qu'il est trop général ; les hommes ne rient jamais d'eux-mêmes,

et par conséquent ils sont peu frappés de ce ridicule universel, qu'on peut reprocher à tous, ou du moins au plus grand nombre ; mais leur préjugé ne change point la nature des choses, et le mauvais assortiment de leurs actions avec leur dignité naturelle, pour être caché à leur imagination, n'en est pas moins véritable. [...]

Extraits 2 : Discours sur les sciences et les arts de JJ Rousseau (1750)

On croit m'embarrasser beaucoup en me demandant à quel point il faut borner le luxe. Mon sentiment est qu'il n'en faut point du tout. Tout est source de mal au-delà du nécessaire physique. La nature ne nous donne que trop de besoins ; et c'est au moins une très haute imprudence de les multiplier sans nécessité, et de mettre ainsi son âme dans une plus grande dépendance. Ce n'est pas sans raison que Socrate, regardant l'étalage d'une boutique, se félicitait de n'avoir à faire de rien de tout cela. Il y a cent à parier contre un, que le premier qui porta des sabots était un homme punissable, à moins qu'il n'eût mal aux pieds. » (Réponse à Bordes)

Extrait 3 :Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes de JJ Rousseau (1755)

En 1753, l'Académie de Dijon met au concours le problème philosophique suivant : « Quelle est l'origine de l'inégalité des conditions parmi les hommes ? » Rousseau reconstitue l'histoire humaine pour identifier le moment où les hommes abandonnent l'état de nature,

découvrent la vie en société et, avec elle, l'idée de propriété, donc les notions de biens et de richesses.

Voilà donc toutes nos facultés développées, la mémoire et l'imagination en jeu, l'amour-propre¹ intéressé, la raison rendue active et l'esprit arrivé presque au terme de la perfection, dont il est susceptible. Voilà toutes les qualités naturelles mises en action, le rang et le sort de chaque homme établi, non seulement sur la quantité des biens et le pouvoir de servir ou de nuire, mais sur l'esprit, la beauté, la force ou l'adresse, sur le mérite ou les talents, et ces qualités étant les seules qui pouvaient attirer de la considération, il fallut bientôt les avoir ou les affecter, il fallut pour son avantage se montrer autre que ce qu'on était en effet. Être et paraître devinrent deux choses tout à fait différentes, et de cette distinction sortirent le faste imposant, la ruse trompeuse, et tous les vices qui en sont le cortège. D'un autre côté, de libre et indépendant qu'était auparavant l'homme, le voilà par une multitude de nouveaux besoins assujetti, pour ainsi dire, à toute la nature, et surtout à ses semblables dont il devient l'esclave en un sens, même en devenant leur maître ; riche, il a besoin de leurs services ; pauvre, il a besoin de leur secours, et la médiocrité ne le met point en état de se passer d'eux. Il faut donc qu'il cherche sans cesse à les intéresser à son sort, et à leur faire trouver en effet ou en apparence leur profit à travailler pour le sien : ce qui le rend fourbe et artificieux² avec les uns, impérieux et dur avec les autres, et le met dans la nécessité d'abuser tous ceux dont il a besoin, quand il ne peut s'en faire craindre, et qu'il ne trouve pas son intérêt à les servir utilement. Enfin l'ambition dévorante, l'ardeur d'élever sa fortune³ relative, moins

1 Le respect de soi.

2 Fourbe = vicieux / artificieux = calculateur

3 Sens étymologique = chance

par un véritable besoin que pour se mettre au-dessus des autres, inspire à tous les hommes un noir penchant à se nuire mutuellement, une jalousie secrète d'autant plus dangereuse que, pour faire son coup plus en sûreté, elle prend souvent le masque de la bienveillance ; en un mot, concurrence et rivalité d'une part, de l'autre opposition d'intérêt, et toujours le désir caché de faire son profit aux dépens d'autrui, tous ces maux sont le premier effet de la propriété et le cortège inséparable de l'inégalité naissante.

Avant qu'on eût inventé les signes représentatifs des richesses, elles ne pouvaient guère consister qu'en terres et en bestiaux, les seuls biens réels que les hommes puissent posséder. Or quand les héritages se furent accrus en nombre et en étendue au point de couvrir le sol entier et de se toucher tous, les uns ne purent plus s'agrandir qu'aux dépens des autres, et les surnuméraires⁴ que la faiblesse ou l'indolence⁵ avaient empêchés d'en acquérir à leur tour, devenus pauvres sans avoir rien perdu, parce que, tout changeant autour d'eux, eux seuls n'avaient point changé, furent obligés de recevoir ou de ravir leur subsistance de la main des riches, et de là commencèrent à naître, selon les divers caractères des uns et des autres, la domination et la servitude, ou la violence et les rapines⁶. Les riches de leur côté connurent à peine le plaisir de dominer, qu'ils dédaignèrent bientôt tous les autres, et se servant de leurs anciens esclaves pour en soumettre de nouveaux, ils ne songèrent qu'à subjuguer et asservir leurs voisins ; semblables à ces loups affamés qui ayant une fois goûté de la chair humaine rebutent toute autre nourriture et ne veulent plus que dévorer des hommes.

C'est ainsi que, les plus puissants ou les plus misérables se faisant de leurs forces ou de leurs besoins une sorte de droit au bien d'autrui, équivalent, selon eux, à celui de propriété, l'égalité rompue fut suivie du plus affreux désordre; c'est ainsi que les usurpations⁷ des riches, les brigandages des pauvres, les passions effrénées de tous, étouffant la pitié naturelle et la voix encore plus faible de la justice, rendirent les hommes avares, ambitieux et méchants. Il s'élevait entre le droit du plus fort et le droit du premier occupant un conflit perpétuel qui ne se terminait que par des combats et des meurtres. La société naissante fit place au plus horrible état de guerre»

[...]

Telle fut, ou dut être, l'origine de la société et des lois, qui donnèrent de nouvelles entraves au faible et de nouvelles forces au riche, détruisirent sans retour la liberté naturelle, fixèrent pour jamais la loi de la propriété et de l'inégalité, d'une adroite usurpation firent un droit irrévocable, et pour le profit de quelques ambitieux assujettirent désormais tout le genre humain au travail, à la servitude et à la misère.

Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* (1755)

4 Bénéfices

5 Paresse

6 Vols

7 Appropriations